



L'océan pacifique ring principal d'affrontement du monde entier

Aujourd'hui l'Océan Pacifique est le terrain d'affrontement sur lequel se joue l'hégémonie de la planète. Le centre de gravité du commerce mondial passe inexorablement de l'océan atlantique à l'océan pacifique. Les deux côtes de l'océan deviennent les principaux centres de la production et de la distribution de marchandises. Pour comprendre qui exerce la domination capitaliste sur la croûte terrestre, il est fondamental de savoir qui contrôle les mers.

« Sous sa forme générale de conquête et de domination d'organisations politiques et économiques par un centre étatique supérieur, l'impérialisme n'est pas un fait exclusif du capitalisme. Indépendamment de leurs contenus sociaux, il existe de nombreux types de ce phénomène historique : un impérialisme asiatique, un impérialisme gréco-romain, un impérialisme féodal et finalement un impérialisme capitaliste. Ce qui intéresse surtout les ouvriers révolutionnaires c'est la différence substantielle qui distingue l'impérialisme capitaliste de son opposé historique, l'impérialisme féodal.

Toujours en ne tenant pas compte des autres différences fondamentales, l'impérialisme féodal et l'impérialisme capitaliste se distinguent nettement du fait que le premier se manifeste par une construction étatique basée sur un territoire alors que le second se présente sur la scène historique comme une domination mondiale basée sur la domination des grandes voies océaniques. Sous le féodalisme, le pouvoir étatique qui disposait d'une supériorité militaire terrestre pouvait exercer une fonction impérialiste ; sous le capitalisme, qui a porté à des sommets inédits la production de marchandises et poussé jusqu'à l'invraisemblable le mercantilisme existant déjà dans les modes de production précédents, l'impérialisme est au contraire lié à la supériorité navale devenue aéronavale.

L'impérialisme capitaliste consiste avant tout en une hégémonie sur le marché mondial. Mais pour arriver à une telle hégémonie, il ne suffit pas de disposer d'un puissant équipement industriel et d'un territoire assurant l'approvisionnement en matières premières. Il faut une puissante marine, marchande et militaire, c'est-à-dire le moyen de contrôler les grandes voies intercontinentales du trafic commercial. L'histoire montre de quelle manière la suprématie impérialiste est strictement liée, en régime de mercantilisme capitaliste, à l'acquisition de la supériorité navale. »

(L'impérialisme des porte-avions, Il Programma Comunista, n°2-1957)

Historiquement, l'importance du Pacifique est liée à la phase impérialiste, particulièrement avec l'entrée des États-Unis (Philippine, rupture de l'isolationnisme japonais avec le commodore Matthew Perry de la marine des États-Unis, etc..) et du Japon sur la scène. Au départ, la Grande-Bretagne disputait également la suprématie. Après la seconde guerre mondiale ce sont les États-Unis qui l'obtiendront. Aujourd'hui, c'est le terrain de bataille entre les États-Unis et la Chine.

L'importance du Pacifique avait déjà été soulignée par Karl Marx dans l'article *La chine, l'Angleterre et la révolution. Déplacement du centre de gravité mondial*¹. Marx y illustre la succession des mers et océans dominants dans l'histoire du capital ainsi que les contradictions et luttes de classe que cette succession comporte.

« Nous en venons maintenant à l'Amérique, où est survenu un fait plus important que la révolution de février [1848] : la découverte des mines d'or californiennes². Dix-huit mois après l'événement, on peut déjà prévoir qu'elle aura des résultats plus considérables que la découverte de l'Amérique elle-même. Trois siècles durant, tout le commerce d'Europe en direction du Pacifique a emprunté, avec une longanimité touchante, le cap de Bonne-Espérance ou le cap Horn. Tous les projets de percement de l'isthme de Panama ont échoué en raison des rivalités et des jalousies mesquines des peuples marchands. Dix-huit mois après la découverte [1848] des mines d'or californiennes, les Yankees ont déjà entrepris la construction d'un chemin de fer, d'une grande route et d'un canal dans le Golfe du Mexique. Déjà il existe une ligne régulière de navires à vapeur de New York à Chagres, de Panama à San Francisco, et le commerce avec le Pacifique se concentre à Panama, la ligne par le cap Horn étant surannée. Le littoral californien, large de 30 degrés de latitude, l'un des plus beaux et des plus fertiles du monde, pour ainsi dire inhabité, se transforme à vue d'œil en un riche pays civilisé, densément peuplé d'hommes de toutes les races, du Yankee au Chinois, du Noir à l'Indien et au Malais, du Créole et Métis à l'Européen. L'or californien coule à flot vers l'Amérique et la côte asiatique du Pacifique, et les peuples barbares les plus passifs se trouvent entraînés dans le commerce mondial et la civilisation³.

Une seconde fois, le commerce mondial change de direction⁴. Ce qu'étaient, dans l'Antiquité, Tyr, Carthage et Alexandrie, au Moyen âge, Gênes et Venise, et jusqu'ici Londres et Liverpool, à savoir les emporia du commerce mondial, c'est ce que seront désormais New York et San Francisco, San-Juan-de-Nicaragua et Léon, Chagres et Panama. Le centre de gravité du marché mondial était l'Italie au Moyen âge, l'Angleterre à l'ère moderne, c'est maintenant la partie méridionale de la péninsule nord-américaine.

L'industrie et le commerce de la vieille Europe devront faire des efforts terribles pour ne pas tomber en décadence comme l'industrie et le commerce de l'Italie au XVI^e siècle, si l'Angleterre et la France ne veulent pas devenir ce que sont [195] aujourd'hui Venise, Gênes et la Hollande⁵. D'ici quelques années, nous aurons une ligne régulière de transport maritime à vapeur d'Angleterre à Chagres, de Chagres et San Francisco à Sydney, Canton et Singapour.

Grâce à l'or californien et à l'énergie inlassable des Yankees, les deux côtes du Pacifique seront bientôt aussi peuplées, aussi actives dans le commerce et l'industrie que l'est actuellement la côte de Boston à New Orléans. L'Océan Pacifique jouera à l'avenir le même rôle que l'Atlantique de nos jours et la

1 Nouvelle Gazette Rhénane. Revue politique et économique. N°2, février 1850.

2 Ce texte est la conclusion d'un exposé sur les conséquences économiques et sociales de la révolution européenne de 1848-1849. Marx y prévoit le déplacement des courants économiques qui s'esquissait alors dans le monde et ne prit corps que bien plus tard, avec le développement des forces productives correspondantes. Comme le colonialisme s'est ingénié à contrecarrer et à freiner cette évolution, afin de conserver le système social capitaliste, les prévisions de Marx étaient finalement très en avance sur son siècle et ont encore aujourd'hui *mutatis mutandis*, un intérêt certain.

3 La révolution de 1848 a été le second tournant, décisif, de l'histoire mondiale moderne et, comme Marx le montre, elle a entraîné dans un tourbillon universel — celui du capitalisme, puisque la révolution socialiste venait d'être battue — non seulement l'Europe et l'Amérique, mais encore l'Asie méridionale et orientale.

Si, de 1848 à 1849, Marx et Engels se sont penchés avant tout sur les faits politiques, c'est que la révolution constitue un moment objectif — dans la vision marxiste, un « *facteur économique, en dernière analyse* » — dans la transformation des modes de production et d'échange de l'humanité. En effet, le développement historique passe tour à tour par une phase particulière — économique, politique — privilégiée, par rapport aux autres qui s'en trouvent déterminés en retour : « *De différents côtés, on nous a reproché de n'avoir pas exposé les rapports économiques qui constituent la base matérielle des luttes de classes et des luttes nationales d'aujourd'hui. De propos délibéré, nous n'avons évoqué ces rapports-là que lorsqu'ils se manifestaient en liaison directe avec les heurts politiques. Il importait, en effet, de suivre avant tout la lutte de classes dans l'événement quotidien... Maintenant le moment est venu d'examiner de plus près les rapports économiques proprement dits* » (Marx, Travail salarié et capital, 1849).

4 À l'aube du capitalisme, le champ de forces sociales eut pour centre l'Angleterre qui, pour s'assurer l'hégémonie industrielle par rapport à la Hollande, grande puissance mondiale au XVII^e siècle, s'allia avec la Russie tsariste. Très longtemps, cette alliance entre capitalisme avancé et féodalisme rétrograde joua non pas tant au bénéfice de l'Angleterre mais de la Russie réactionnaire, qui constituait une menace de régression sociale pour l'Europe occidentale et centrale (comme le montre la défaite finale des efforts d'extension du capitalisme français par Napoléon I^{er} à l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, l'Italie, etc.). En ce qui concerne l'Asie, la Russie réactionnaire formait un écran entre l'Europe avancée et la Chine et l'Inde, par exemple. (Cf. Marx-Engels, la Russie, Editions 10/18, notamment l'article de Riazanov sur Karl Marx sur l'origine de l'hégémonie de la Russie en Europe).

5 La rivalité entre l'Europe et l'Amérique tire sa lointaine origine économique du déplacement des routes commerciales vers le nouveau-monde. Mais ce fut au début du XX^e siècle seulement que les États-Unis ravirent à l'Angleterre l'hégémonie sur le marché mondial. L'échec aussi bien de la révolution socialiste en France que de la révolution bourgeoise en Allemagne, Italie, Hongrie, Pologne, etc. en 1848-1849 contribua à ralentir le développement de l'Europe. L'Angleterre développée profita de l'ouverture de la Californie et de l'Australie puis força les portes de la Chine, afin de trouver des débouchés à la mesure de sa production. Désormais, l'histoire est véritablement universelle, et les continents de couleur représentent le terrain de régénération du capitalisme à l'étroit en Europe.

Méditerranée dans l'Antiquité : celui de grande voie d'eau du commerce mondial, et l'Océan Atlantique tombera au niveau d'une mer intérieure, comme c'est le cas aujourd'hui de la Méditerranée. »

Ce texte a été écrit après la défaite du mouvement révolutionnaire traversant l'Europe au milieu du XIXe siècle. Marx et Engels, constatant la défaite, s'opposèrent à toute accélération volontariste du mouvement révolutionnaire contre ceux qui proposaient des raccourcis (réformiste ou extrémiste). Marx, plaçant au centre l'analyse de la situation économique du capitalisme à l'échelle mondiale, comprit que la situation n'était plus favorable à une nouvelle explosion révolutionnaire généralisée à court terme. Le capitalisme avait su dépasser sa première crise et avait repris le processus d'accumulation notamment grâce à de nouveaux facteurs comme la découverte de l'or en Californie. Marx reconnut avec une grande précision les tendances destinées à n'arriver à pleine maturité qu'actuellement.

L'Océan Pacifique est le lieu où se déroulent une phase et un niveau de l'accumulation capitaliste liés à la contradiction entre forces productives et rapports sociaux. Au cours de l'histoire chaque phase de l'accumulation s'est réalisée dans des aires géographiques déterminées et représentait un saut qualitatif et quantitatif. Ce ne sont pas seulement la quantité de marchandises et de capitaux échangés, et donc le nombre de bateaux et de banquiers qui augmentaient. Ces phases se basaient sur le passage de l'artisanat à la manufacture et de celle-ci à la grande industrie (travail associé, automatisation), sur la migration des campagnes vers les villes, etc. Le besoin de crédit et les moyens de le distribuer croissaient, les billets de banque s'universalisaient, les actions et obligations étaient émises et la nécessité de contrôle et de garantie augmentait.

Le nouvel impérialisme, sortit vainqueur des deux guerres mondiales, c'est-à-dire les États-Unis, a unifié le monde, un monde qui devint de plus en plus petit, où toutes les contradictions et les frictions s'exaspérèrent et où domina monopoles et finance.

C'est de cette manière que s'exprimait la gauche marxiste en 1950 sur la tentative de coexistence pacifique entre russes et américains dans l'article *Le monde est petit* :

« Lorsque le prolétariat de tous les pays d'Occident et d'Orient aura accepté de croire que l'expansion capitaliste pourra atteindre une limite géopolitique, remplaçant la révolution de Marx et Lénine par un dialogue pacifique, sa défaite et son servage seront rievés pour des générations entières. »

Marx a vu le capitalisme façonner la planète à son image. Les travailleurs permettront-ils aux chefs des écoles de la trahison de façonner un capitalisme à leur image, qui, comme eux, trouvent hypocritement la planète suffisamment grande ?

Ou sauront-ils crier aux plumitifs de métiers qui ont servis cent maîtres différents avant de devenir chefs de partis et chefs de congrès : la planète est petite, au point qu'on peut en faire le tour à pied, mais à Sheffield, à Varsovie, au Pôle nord ou au Pôle sud, plus culottés et impudents que vous, nous vous enfouirons la face dans la terre ? »

De Battaglia Comunista n° 23 – 1950.

Le capital n'a plus de nouveaux mondes ni de nouvelles mers à découvrir. Le capitalisme est arrivé à sa phase ultime, ce qui est en cours c'est la lutte entre le vieux (le système capitaliste) et le nouveau (le socialisme). Cette lutte souterraine traverse le monde et voit dans l'Océan Pacifique le ring ou les boxeurs (les principaux pays impérialistes) se battent dans un match qui les use et les détruit. Des boxeurs qui bien que portant diverses couleurs et soutenus par des entraîneurs différents sortent de la même école de boxe (le capitalisme), se battent à travers un mécanisme mortel qui aujourd'hui, vu le degré de développement des dimensions monopolistes et financières, lie les différents pays.

Les contradictions capitalistes s'accumulent en produisant des cycles de crise de plus en plus proches, et, parallèlement, l'armée prolétarienne, active ou de réserve, s'agrandit. Dans ce contexte, seule une guerre entre les différents États impérialistes permettrait de ralentir ce processus et de

donner des stimuli momentanés à l'accumulation capitaliste. Toutefois, même cette solution extrême ne représente qu'un ralentissement d'un processus inexorable.

Le capitalisme, après avoir créé le marché mondial, est incapable de garantir pour lui-même une répartition pacifique de l'exploitation mondiale et de contrôler les besoins réels de la production mondiale, représentant ainsi un lien vers le futur développement des forces productives humaines.

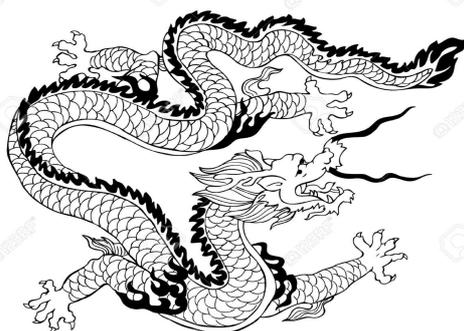
Tout ceci est fondamental pour comprendre où et comment se manifeste la lutte titanesque entre le vieux mode de production capitaliste et le mouvement socialiste. Socialisme compris non comme un simple regroupement d'hommes mais comme la lutte entre un système qui devient obsolète et empêche le nouveau de sortir, où les forces de production modernes et les formes bourgeoises de production entrent en conflit. Les tentatives du capitalisme pour dépasser cette contradiction sont de moins en moins efficaces.

Le capitalisme n'a pas émergé d'un seul bloc, il est le résultat de processus différents de pays à pays et de transformations politiques plus ou moins longues pour le consolider, mais poursuit une même trajectoire : il naît, croît et meurt. Les crises ne se manifestent pas de manière homogène sur la planète car elles sont conditionnées par l'inégalité du développement capitaliste.

La révolution est possible lorsque les contradictions entre les forces productives et les forces sociales deviennent incontrôlables et créent une série de crises au sein du système lui-même. C'est toutefois lors de catastrophes, mêmes si elles ne sont liées qu'à une partie de la planète, que le mouvement socialiste se manifeste comme force subjective, comme force humaine révolutionnaire. La révolution n'est possible que suite à une crise préalable.

Comprendre ces phénomènes est fondamental car le mouvement socialiste ne surgit pas d'un mouvement volontariste d'individus mais des contradictions du mouvement du capital. C'est seulement au moment nous pouvons parler d'un élan volontaire des masses humaines avec à leur tête le prolétariat qu'il se réalise. Si le réformisme⁶ a toujours été un agent toxique contre le parti de classe, entravant l'autonomie du prolétariat, l'extrémisme volontariste a souvent porté des générations entières de révolutionnaires à sacrifier ses forces et ses énergies pour rien, en ne saisissant pas le contenu réel du rapport entre les classes et plus généralement les contradictions entre les forces de production et les rapports sociaux⁷.

L'Asie, fabrique du monde



La Chine est devenue l'usine du monde et du dynamisme urbain, où se concentrent d'énormes masses ouvrières et qui est la source vitale de plus-value pour le monde entier. L'Asie pèse de plus en plus lourd dans l'économie mondiale. Elle compte plus de 4 milliards d'habitants sur une population mondiale de 7 milliards.

Des firmes chinoises et indiennes rejoignent, et parfois dépassent, les japonaises et les sud-coréennes en haut du classement des plus grandes entreprises multinationales.

⁶ Lutter pour des réformes ne veut pas dire être réformiste. Défendre le salaire et les conditions de vie est utile et nécessaire. Si la lutte pour les réformes est indispensable, elle ne doit pas faire perdre de vue que la lutte pour les réformes n'est, comme le disait Marx, qu'une guerre d'escarmouches, parce que ces réformes sont toujours susceptibles d'être remises en cause, et surtout parce qu'elles ne s'attaquent pas au fond du problème : l'existence du capitalisme.

⁷ Nous ne voulons pas minimiser la lutte, mais il est nécessaire de la voir comme une expérience directe de milliers de prolétaires en lutte plutôt que de l'ériger en mythe idéologique. Nous soutenons le jugement posthume de Marx sur la Commune de Paris : « (...) abstraction faite de ce qu'il s'agissait d'un simple soulèvement d'une ville, dans des conditions exceptionnelles, la majorité de la Commune n'était pas socialiste, et ne pouvait pas l'être. Avec une faible dose de bon sens, elle aurait pu néanmoins obtenir avec Versailles un compromis utile à toute la masse du peuple, seule chose qu'il était possible d'atteindre à ce moment-là » (Karl Marx, lettre à Domela Nieuwenhuis, 1881, in La Commune de 1871, Union générale d'éditions-10/18, 1971).

La Chine est la première puissance commerciale du monde, avec un excédent commercial colossal. Les 8 plus grands ports à containers sont situés en Asie orientale. La Chine est le principal partenaire commercial de la plupart des pays du G20, et figure dans le trio de tête des partenaires commerciaux de tous les pays du monde. Les entreprises étrangères qui y sont implantées ne génèrent plus que 40% des exportations (contre 60% il y a dix ans). C'est avec la Chine que les américains ont leur plus important déficit commercial. En 2013, la Chine est devenue le premier importateur de pétrole. Les échanges intra-asiatiques s'accroissent plus vite que le commerce mondial : la Chine est désormais le premier partenaire de la plupart de ses voisins asiatiques, et devient pour eux un marché tout aussi important que ceux de l'Occident.

La Chine se transforme également en une puissance financière. Elle détient encore 10% de la dette américaine et les plus fortes réserves de devises et d'or du monde (malgré une baisse en 2015), et devient une source importante d'investissements directs à l'étranger (plus de 200 milliards de dollars en 2016, cent fois plus qu'il y a dix ans), majoritairement en Asie, mais de plus en plus en Amérique du Nord, et surtout en Europe où elle peut jouer de la concurrence entre les États. Elle est désormais le premier investisseur en Amérique latine. Quatre des cinq plus grandes banques mondiales sont chinoises.

Sa monnaie s'internationalise, et la place financière de Londres y contribue. Le « classement de Shanghai », aussi contestable soit-il, s'est imposé comme une référence pour les universités du monde entier, tandis que les étudiants chinois à l'étranger, très courtisés, représentent plus de 30% de tous les étudiants internationaux, et que la Chine elle-même compte en accueillir un demi-million en 2020. Ce sont des États asiatiques qui caracolent en tête des évaluations internationales du niveau des élèves, notamment en mathématiques. La Chine sera bientôt le pays générant le plus de titulaires de doctorats et de brevets. Les flottes asiatiques s'étoffent et se modernisent rapidement.

Le Japon, qui a perdu de sa superbe depuis les années 1980 (à cause des États-Unis qui ont indirectement favorisés la Chine en s'opposant à l'avancée économique japonaise), reste la troisième puissance économique mondiale. Il est redevenu une puissance financière depuis le début des années 2010, et tient un rôle majeur dans les prêts interbancaires transnationaux. L'Inde connaît une croissance impressionnante, portée notamment par le secteur des services. L'Asie du Sud-Est est remplie de « bébés tigres », qui misent sur des produits de niche ou des salaires souvent plus bas que ceux de la Chine, attirant les investissements étrangers : c'est le cas du Vietnam ou de l'Indonésie.

La Chine modernise ses armements (550 milliards de dollars prévus en 2020)⁸ et procède à la réforme de l'Armée Populaire de Libération, redimensionner l'armée de terre en faveur de la marine⁹ et de l'aviation¹⁰. À partir de 2009 déjà, d'énormes ressources ont été mobilisées pour la modernisation des forces navales, avec une attention particulière aux aspects technologiques comme le démontre le missile balistique de moyenne portée DF-21D¹¹. La réforme, officiellement débutée le 31 décembre 2015, sera terminée en 2020. L'objectif principal est d'abandonner les résidus d'une structure de commandement basée sur l'armée de terre, adoptée à l'époque de Mao, et d'améliorer l'équilibre entre les forces armées.

Même l'Australie rentre dans la course à l'armement de la région, portant ses dépenses militaires à 2% du PIB. Le livre blanc de 2016, présenté le 25 février 2017, trace un plan de renforcement d'armement et de capacité de transport pour un montant total de 195 milliards de dollars australiens (127 Md d'euros) ainsi qu'une augmentation des effectifs à 62 400, le niveau le plus élevé depuis un quart de siècle. La décision a été motivée par « la hauteur des enjeux » et par « la situation actuelle » du continent asiatique dans son entier.

⁸ Elles sont toutefois encore loin de celles des États Unis, mais sont les deuxièmes du monde et en fort accroissement.

⁹ Cf. Bases navales et porte-avions pour les capitaux de Pékin, *L'internationaliste*, n.208, juin 2017.

¹⁰ La Chine et l'Inde s'affirment comme des puissances spatiales. Pakistan, Inde, Chine, Corée du Nord et Russie sont des puissances nucléaires, et le Japon a les capacités technologiques de basculer.

¹¹ Cf : Il Partito Comunista n° 379, 2016, *La contesa dei militarismi nel mare della China* (La querelle des militarismes en mer de Chine).

Les États-Unis renforcent leur présence dans le Pacifique. Les principaux composants de la *Pacific Command* sont : la *Pacific Fleet* avec 140 000 hommes, 600 avions et 200 unités navales ; la *Army Pacific* avec 106 000 hommes et 309 avions ; la *Pacific Air Force* avec 29 000 hommes et 600 avions. Les États-Unis disposent dans la région du porte-avions USS Reagan ; le porte-avions USS Roosevelt, détaché du Golfe Arabique pour opérer dans le Golfe du Bengale avec les flottes indiennes et japonaises, est désormais affecté au Pacifique. Il est prévu d'ici 2020 une augmentation de 30% du nombre d'unités navales assignées à la flotte du Pacifique ainsi que le positionnement de 60% des capacités militaires navales et aériennes à l'étranger.

Tout ce matériel inflammable rend explosif l'océan pacifique.

Sur le plan des relations politiques la zone Pacifique présente divers niveaux de conflits, depuis les conflits déclarés jusqu'à l'utilisation des marines militaires et des missiles sous forme de luttes commerciales-diplomatiques.

La reconnaissance de la République Populaire Chinoise par Panama, au dépit de Taiwan, et le changement de ligne politique des Philippines, sont des signaux d'un majeur dynamisme politique de la Chine au détriment des États-Unis.

Cependant la fabrique du monde comporte d'importants retards, comme par exemple la question paysanne qu'on ne peut considérer comme résolue ni en Chine ni, et encore moins, en Inde, pays encore marqués de formes de production archaïques. La rapidité avec laquelle l'accumulation capitaliste a investi le continent asiatique a laissé intactes les profondes contradictions entre villes et campagnes. À ceci s'ajoutent de continuelles poussées désagrégratrices (liées à des problèmes régionalistes, ethniques et religieux) aux frontières des deux colosses, la Chine et l'Inde.

Par ailleurs la croissance asiatique commence à trouver des limites, freinée par des crises déclenchées par les contradictions du marché et de la production mondiale, en arrivant à faire baisser le taux de croissance de l'économie chinoise. La demande de marchandises diminuant, la production industrielle globale, notamment chinoise, a subi des ralentissements et dans certains cas des arrêts.

Il existe également la possibilité d'une rupture de la bulle spéculative immobilière en Chine, et une crise de certains secteurs comme les transports (notamment la logistique maritime).

La politique étrangère chinoise elle-même oscille entre une neutralité déclarée, le besoin d'harmonie dans les relations internationales et une course au réarmement inévitable pour protéger ses intérêts contre le colosse américain. La Chine, que nombreux indiquent comme étant le prochain centre impérialiste, est un géant économique mais un nain politique¹² (et cela vaut encore plus pour l'Inde), et donc incapable jusqu'ici de succéder aux États-Unis vu la capacité d'intégration internationale de l'impérialisme et le degré de contradictions dans lequel se trouve le mouvement du capital.



L'impérialisme comme un capitalisme de transition ou, plus exactement, comme un capitalisme agonisant...

Le système capitaliste domine le monde, et il est arrivé, avec l'impérialisme actuel, à sa phase suprême où les mêmes dynamiques du système portent à la guerre ou à la révolution. La seule vraie succession est donc entre le vieux mouvement du capital et le mouvement du socialisme, ou bien la fin de l'espèce humaine.

« De tout ce qui a été dit plus haut sur la nature économique de l'impérialisme, il ressort qu'on doit le caractériser comme

¹² Le poids de son économie ne correspond pas à son action financière, militaire et politique internationales.

un capitalisme de transition ou, plus exactement, comme un capitalisme agonisant. Il est extrêmement instructif, à cet égard, de constater que les économistes bourgeois, en décrivant le capitalisme moderne, emploient fréquemment des termes tels que : "entrelacement", "absence d'isolement", etc. ; les banques sont "des entreprises qui, par leurs tâches et leur développement, n'ont pas un caractère économique strictement privé et échappent de plus en plus à la sphère de la réglementation économique strictement privée". Et ce même Riesser, de qui sont ces derniers mots, proclame avec le plus grand sérieux que la "prédiction" des marxistes concernant la "socialisation" "ne s'est pas réalisée" ! »

Que veut donc dire ce mot d'"entrelacement" ? Il traduit simplement le trait le plus saillant du processus qui se déroule sous nos yeux. Il montre que l'observateur parle des arbres, mais ne voit pas la forêt. Il copie servilement ce qui est extérieur, fortuit, chaotique. Il dénonce dans l'observateur un homme écrasé par le fait brut, et totalement incapable d'en dégager le sens et la valeur. Possession d'actions et rapports entre propriétaires privés "s'entrelacent accidentellement". Mais ce qu'il y a derrière cet entrelacement, ce qui en constitue la base, ce sont les rapports sociaux de production et leur perpétuel changement. Quand une grosse entreprise devient une entreprise géante et qu'elle organise méthodiquement, en tenant un compte exact d'une foule de renseignements, l'acheminement des deux tiers ou des trois quarts des matières premières de base nécessaires à des dizaines de millions d'hommes; quand elle organise systématiquement le transport de ces matières premières jusqu'aux lieux de production les mieux appropriés, qui se trouvent parfois à des centaines et des milliers de verstes; quand un centre unique a la haute main sur toutes les phases successives du traitement des matières premières, jusque et y compris la fabrication de toute une série de variétés de produits finis; quand la répartition de ces produits se fait d'après un plan unique parmi des dizaines et des centaines de millions de consommateurs (vente du pétrole en Amérique et en Allemagne par la "Standard Oil" américaine), alors, il devient évident que nous sommes en présence d'une socialisation de la production et non point d'un simple "entrelacement", et que les rapports relevant de l'économie privée et de la propriété privée forment une enveloppe qui est sans commune mesure avec son contenu, qui doit nécessairement entrer en putréfaction si l'on cherche à en retarder artificiellement l'élimination, qui peut continuer à pourrir pendant un laps de temps relativement long (dans le pire des cas, si l'abcès opportuniste tarde à percer), mais qui n'en sera pas moins inéluctablement éliminée ». L'impérialisme, Lénine

Impérialisme comme phase de transition signifie la collision souterraine entre les *anticipations* et le *vieux*. Le nouveau est celui dont nous apercevons déjà dans les caractéristiques d'un capitalisme adulte et mondial : dépassement du localisme, automatisation et socialisation du travail, réduction de la forme de propriété, etc. Pour le comprendre, il faut savoir manier les outils du matérialisme historique, du marxisme théorique du prolétariat moderne.

Marx, par rapport aux dynamiques capitalistes internationales, met en lumière, en considérant la succession des pays accédant à la domination économique et militaire sur le reste du monde (Venise, Espagne, Portugal, Hollande, France, Angleterre, et en dernier États Unis d'Amérique), non seulement le passage chronologique, mais le saut qualitatif dans l'accumulation capitaliste. Le pays dominant était obligé de stimuler l'économie des autres pays. Il augmentait ainsi sa capacité à produire un excédent de capitaux (ou de le voler à d'autres), et les transformait en crédit à l'étranger. De cette manière le pays dominant finançait ses propres concurrents. L'excédent de capitaux est une donnée physiologique de la société capitaliste qui produit de la plus-value sous une forme sociale mais dans un contexte d'appropriation privée pour lequel aucun mouvement de capital, sur le marché intérieur ou extérieur, n'a de sens que dans l'accumulation. Si le crédit est le moyen par lequel le capitalisme réussit à surpasser ses propres déséquilibres en bouleversant continuellement ses propres hiérarchies internes, c'est aussi le moyen par lequel il pèse sur sa propre survie, comme l'ont démontré les mesures étatiques anti-crise.

Cette dynamique rend évidente la raison pour laquelle nous avons jusqu'ici vu se succéder les pays et les ères qui ont dominé le monde. Cette dynamique rend inévitable le déclin des centres capitalistes qui se succèdent. Et rend également inévitable l'émergence de nouveaux centres.

Le mouvement du capital, contraint à s'étendre sans trêve, doit nécessairement disposer son centre d'accumulation dans l'aire la plus adaptée au degré de développement des forces productives à un moment donné.

Il révolutionne ainsi les hiérarchies qui s'établissent pendant les différentes époques entre les pays et les aires géographiques. Venise se projette sur la Méditerranée et la route de la soie ; le Portugal puis la Hollande sur la route des Indes ; l'Espagne vers les Amériques ; l'Angleterre et les États-Unis vers le monde entier.

L'action économique et politique exercée par le pays dominant sur le marché mondial suscite inmanquablement des réactions de la part des autres pays qui en subissent l'initiative. La concurrence qui existe entre capitalistes se manifeste, pour les États, sous d'autres formes et débouche sur des conflits armés, provoquant des guerres qui se prolongent parfois pendant des décennies.

C'est la genèse de l'impérialisme moderne. Les pays contraints à concurrencer des adversaires plus forts doivent s'équiper pour ne pas succomber. Qu'on en arrive plus ou moins à la guerre, ils doivent assimiler rapidement les innovations productives et les techniques financières les plus avancées. Ils doivent donc faire ce que font normalement les capitalistes dans leur guerre de concurrence. Avec un avantage. Le simple capitaliste a comme unique objectif d'augmenter la production soumise au contrôle de son capital ; il peut avoir la capacité et la possibilité de prévoir les effets de ses actions sur les autres capitalistes, mais il ne pourra pas influencer directement leurs comportements. Alors que l'État a la possibilité et le pouvoir de manœuvrer l'action combinée de tous les capitalistes d'un pays.

Si cette situation a d'énormes avantages elle a aussi de sérieux inconvénients. La stimulation de la production (dette publique, facilitation de l'accès au crédit, réalisation d'infrastructures) tend à moderniser l'ensemble de la production. Sont alors introduits des machines, des systèmes et méthodes scientifiques permettant d'améliorer l'efficacité de la production et de l'organisation. Mais, comme il se produit réellement dans l'industrie, ces modifications entraînent une augmentation de la productivité, on obtient donc toujours plus de production avec toujours moins de force de travail et une énorme masse de capital anticipé. Ce qui signifie baisse du taux de profit tant dans le cas du capitaliste individuel que, *a fortiori*, dans celui d'une nation entière.

Tout ceci est inévitable, mais les effets seront complètement différents suivant qu'il s'agit d'un vieux pays capitalisme consolidé ou d'un nouveau capitalisme ambitieux. Le vieux capitalisme porte déjà sur ses épaules une histoire de la stimulation de l'économie, particulièrement pendant la période keynésienne, il réagit donc peu à de nouvelles doses de drogue et doit même faire attention à l'overdose, à ne pas étatiser complètement l'économie. Le nouveau capitalisme reçoit au contraire un surcroît d'énergie, il a encore un marché intérieur à développer et se présente sur le marché mondial comme concurrent au grand désappointement du pays dominant qui lui a fait crédit. En somme il peut se placer en successeur de celui qui, entre temps, est devenu un adversaire. Toute séquence historique coïncide inévitablement avec un nouveau bond en avant de l'accumulation capitaliste. Ce bond correspond à un élargissement systématique de la base productive, à une extension du marché mondial, à l'émergence d'ères productives constituant un potentiel de croissance industriel et commercial supérieur.

Ce passage ne permet cependant pas au capitalisme de dépasser les éléments d'instabilité qui ont conduit une puissance en déclin et une autre à la domination. Il ne fait que les reproduire à un niveau plus élevé. La série historique séculaire, analysée sur la base des lois qui régissent le mode de production capitaliste, permet non seulement de comprendre le passé mais également de mettre en évidence la dynamique qui sert à comprendre le futur. Les lois qui déterminent la dynamique

ascendante permettant le passage d'un pays à l'autre ne permet pas au système de faire de pause si ce n'est pour un choc catastrophique. Elles mettent également en évidence une limite, le processus ne pouvant être éternel. Il y a un point de non-retour caractérisant le moment historique où le système perd sa capacité à se reconfigurer : le caractère soi-disant parasitaire et putréfié du capitalisme. Parler de putréfaction ne veut pas dire qu'une limite absolue de la production capitaliste existe (nécessité du capital de s'accumuler, c'est-à-dire de produire de la plus-value). Tout ceci signifie que les crises et les guerres se succèdent à un stade plus resserré. La vraie limite historique du capitalisme reste celle de l'impuissance de la satisfaction des besoins sociaux, où toute la merde économique va finir dans la lutte entre les classes...¹³

On enregistre aujourd'hui une rupture par rapport aux cycles précédents. Les États-Unis sont désormais l'unique pays rentier, certes surpuissant mais en déclin par rapport à sa situation passée d'influence économique directe (pourcentage de la production totale du monde). Si on se limite aux rapports entre les États-Unis et la Chine, l'unique pays qui, actuellement, pourrait théoriquement aspirer à sa succession, le flux de capitaux s'est inversé : il ne va plus de la puissance en déclin vers le pays émergent, mais c'est ce dernier qui finance le premier. Le même phénomène peut être observé si on élargit le regard vers d'autres pays, et ce, de l'Europe au Japon. Les États-Unis semblent être le dernier anneau d'une chaîne qui a amené à une situation où le passage du relais (la période nécessaire au passage de celui-ci) disparaît pour laisser place à un système mondial intégré de production, d'échanges marchands et de flux financiers. C'est une situation critique car face à un marché désormais global les contradictions du mode de production capitaliste se reproduisent à une échelle également globale.

Il faut cependant faire preuve de circonspection car en l'absence d'un prolétariat qui agisse comme classe révolutionnaire cette sorte d'« impérialisme à un seul protagoniste »¹⁴ peut se donner de l'oxygène en détruisant capital et force de travail, réactivant ainsi le cycle historique infernal. Tandis que le cœur du marché mondial s'est déporté vers le Pacifique où la Chine assume le rôle de d'« atelier du monde », le levier du système financier et la puissance politico-militaire restent solidement entre les mains des pays impérialistes en déclin. La puissance chinoise émergente n'est pas en état de réunir finance, industrie et suprématie politico-militaire en un unique centre de contrôle. Il en ressort de manière toujours plus évidente un modèle global totalement schizophrène dans lequel régit une division du travail planétaire, sociale et technique, entre pays qui sont simultanément antagonistes et complémentaires, nationalistes et globalisés. Le cas extrême étant celui des États-Unis qui sont à la fois hégémoniques et dépendants du capital des autres.

Lors des épisodes historiques passés les causes de l'écroulement de l'hégémonie étaient soit des éléments techniques comme le développement de l'artillerie, des flottes, des banques d'État et du machinisme, soit des éléments géographiques comme la découverte de nouvelles routes commerciales. Aujourd'hui, il n'y a pas d'innovation technique qui ne devienne rapidement un patrimoine commun, mis à part la capacité des nations à l'utiliser avec le maximum d'efficacité. Quant à la découverte de routes commerciales c'est désormais un phénomène du passé.

La phase impérialiste actuelle, où domine la dimension monopoliste et financière, est inédite si l'on analyse son extension.

« En général, le capitalisme a la propriété de séparer la possession du capital de son emploi dans la production, de séparer le capital liquide du capital industriel et productif, de séparer le rentier, qui vit du profit tiré du capital liquide, de l'entrepreneur et de tous ceux qui participent

¹³Aux fondements des crises, Le marxisme de la chaire et les crises, Robin GoodFellow, 2013.

¹⁴« Nous savons ce qu'est l'impérialisme du dollar : il n'occupe pas de territoires, et même il "libère" ceux sur lesquels pèse encore la domination colonialiste et les attelle au char de son omnipotence financière sur laquelle veille la flotte aéronavale la plus puissante du monde. L'impérialisme américain se présente comme l'expression la plus pure de l'impérialisme capitaliste qui occupe les mers pour dominer la terre. Ce n'est pas pour rien que sa puissance se fonde sur les porte-avions, condensé de la monstrueuse dégénérescence du machinisme capitaliste qui écarte toute relation entre les moyens de production et les producteurs. Si les techniques employées par l'aéronautique condensent les résultats les plus importants de la science bourgeoise les porte-avions sont le point de rencontre de toutes les branches de la technologie dont s'enorgueillit la classe dominante », L'impérialisme des porte-avions, Il Programma Comunista n°2, 1957.

directement à l'emploi du capital. L'impérialisme, c'est-à-dire l'hégémonie du capital financier, est le stade suprême du capitalisme dans lequel cette séparation atteint des dimensions gigantesques. »

Lénine, L'impérialisme

La séparation de la finance et de l'industrie n'est pas une nouveauté. Il ne peut naturellement pas y avoir l'une sans l'autre, mais le processus d'autonomisation du capital comporte le détachement de la sphère monétaire de celle de la production, la faisant apparaître comme une superstructure en soi. Elle commence à un certain point à agir matériellement, à travers ses opérateurs, comme si elle était véritablement l'axe porteur de la société. Dans la phase historique actuelle, ce n'est pas cette séparation qui entraîne des effets sur l'économie politique – ceci était déjà le cas du temps de Marx – mais la nouvelle forme sous laquelle cette séparation se présente aujourd'hui.

Ceci produit un cercle vicieux infernal car si, comme d'habitude, elle lie le créancier au débiteur, ce sont maintenant les principaux États du monde entier qui se trouvent ainsi « enchaînés ». Il est facile de comprendre que la rupture d'un équilibre aussi fragile ne peut être que catastrophique. De plus ce n'est pas le seul cas d'équilibre instable. La population américaine, par exemple, est endettée pour un montant total proche du PIB des États-Unis. Ce qui signifie que tout américain est en moyenne endetté pour la somme de dollars qu'il gagne en une année. Les américains s'endettent au moyen des cartes de crédit, et leurs débits, sur lesquels ils payent des intérêts élevés, comme ceux qui ont accès aux prêts *subprime*, sont titrisés et empaquetés dans des produits financiers. Personne ne sait quantifier le phénomène mais l'estimation du volume de cette titrisation est d'une à deux fois supérieur aux prêts *subprime*. En outre, le montant d'insolvabilité des prêts « normaux » est en hausse. Et ce n'est pas fini : les opérations basées sur les instruments financiers complexes sont assurées par l'intermédiaire d'autres instruments financiers qui devraient garantir contre des pertes trop élevées ; mais les sociétés d'assurance sont aussi présentes sur le marché et s'assurent à leur tour avec des fonds refuge. Le cercle vicieux s'accroît démesurément. Une forme particulière d'assurance est assurée par les fonds spécialisés, mutuelles médicales et fonds de pension. Ils sont particulièrement puissants aux États-Unis et gèrent une grande quantité d'argent. Le système financier, par l'intermédiaire de ces fonds, vide minutieusement les poches des citoyens, transformant chaque dollar, inutile en soi, en capital. Mais là aussi le phénomène, né pour soutenir et stimuler le système productif, s'est transformé en institution parasitaire.

Sommes-nous désormais face à une forme capitaliste extrême, si intégrée à l'échelle planétaire, si absurde qu'elle ne peut être que l'héritière d'elle-même ? Le monde actuel ne comporte-t-il pas de différences de développement suffisantes pour permettre une répétition des cycles passés ? Au fond, il existe des scénarios plausibles : la Chine représente actuellement 10,6 % du PIB mondial, les États-Unis 21% ; si la tendance actuelle devait continuer la Chine rejoindrait le niveau des États-Unis dans une quinzaine d'années, après quoi l'Inde pourrait à son tour rejoindre la Chine en un temps encore plus bref. Et l'Europe pourrait les doubler tous en s'unifiant effectivement et en se posant dès à présent comme successeur crédible à la domination impérialiste.

Comme on le sait, dans une enquête scientifique on ne peut écarter d'hypothèse qui ait en elle ne serait-ce que la plus petite probabilité de se réaliser – sur la base de données réelles. Mais toute hypothèse doit être encadrée par la dynamique qui précède l'événement prévu. Aujourd'hui, il n'y a pas de candidat suffisamment préparé et surtout *neuf*. Marx prévoyait déjà dans le *Manifeste* un « nivellement » du monde suite au besoin d'expansion du capital qui renverse tout. Mais aucun pays n'est complètement capitaliste, même pas les États-Unis, si nous nous basons sur le rapport capitaliste pur (société à deux seules classes, capitalistes et ouvriers). Aujourd'hui encore, dans un pays comme les États-Unis, qui a 20% de travailleurs dans l'industrie et presque 80% dans les services (0,9% en agriculture), on se trouve avec un degré de pureté « capitaliste » inférieur à celui d'il y a 50 ans, à cause de la prolifération d'activités fictives qui ne servent qu'à masquer la surpopulation relative et absolue. Mais ce qui compte est le caractère dominant et non le pur

pourcentage. C'est le caractère dominant qui indique que même le plus démolé ou arriéré des pays a des rapports de type capitaliste ultra-mûr avec le reste du monde.

Il n'y a plus de nouvelle route pour les Indes, de flotte révolutionnée par de nouvelles techniques d'armement, de bouleversement dû au passage de la manufacture à la grande industrie.

Il reste le développement inégal de l'impérialisme et les contradictions incurables du capitalisme. L'opposition États-Unis-Chine, le choc entre la principale force impérialiste et une puissance émergente est réel et peut déboucher en un futur conflit mondial.



Boxe prolétarienne

Aujourd'hui, la séparation entre capital financier et capital industriel, que Lénine considérait comme énorme, s'est encore largement agrandie. Les instruments du capital autonomisé, les banques, assurances et fonds de tout type ont acquis des dimensions, une flexibilité et une capacité d'action instantanée impensable précédemment (aux États-Unis, le phénomène est lié aux fonds de pension, en France aux assurances, etc.). Ils ont donné vie à un réseau global d'intérêts en mesure de localement forcer la loi de la valeur et fuir le contrôle des États, et en réalisant des fonctions qui étaient autrefois la prérogative des États comme les retraites, la santé, les postes, les chemins de fer, les communications. Pour cette raison, les États sont contraints d'accroître leur contrôle économique et social. Et si la perte de fonctions pratiques et la croissance du besoin de contrôle sont contradictoires, elles aboutissent au triomphe de pouvoirs publics policiers, aux exécutifs forts, et au renvoi du parlement vers les oubliettes. L'irréversible fascisation de la société se vérifie expérimentalement par l'irrésistible autonomisation du capital à laquelle les États ne peuvent opposer que la tutelle de la police : la militarisation de la société.

L'affrontement inter-impérialiste, l'internationalisation et l'autonomisation du capital, l'augmentation de l'armée prolétarienne, sont des éléments fondamentaux pour comprendre les rapports de force actuels entre les classes et leur inévitable dimension internationale.

Le premier signe de l'archaïsme d'une société arrive lorsque les classes dominantes n'arrivent plus à se mettre d'accord sur la manière de sauver la situation. C'est cette division qui ouvre la brèche, et alors les classes dominantes continuent inévitablement à lutter entre elles tant qu'elles ne craignent pas que les masses, aujourd'hui le prolétariat international, puissent s'emparer du pouvoir.

Ce petit monde est marqué par la séparation toujours plus mortelle entre la bourgeoisie et le prolétariat. Nonobstant le discours en vigueur qui voudrait l'existence d'un amalgame social où la lutte de classe serait non seulement atténuée, les conditions matérielles portent à l'exaspération de l'écart entre les conditions de vie de la bourgeoisie et celles du prolétariat. Ce n'est pas seulement une question de « revenus », dont la distribution statistique mettrait en danger la survie de la soi-disant classe moyenne, c'est le mécanisme pervers de l'écart croissant qui entraîne l'impossibilité de fonctionner du système.

Le prolétariat n'est pas encore monté sur le *ring du Pacifique*, c'est un boxeur qui s'entraîne durement¹⁵ mais à qui le ring est interdit. Un boxeur qui, lorsqu'il combattra, devra le faire contre tous ses adversaires en même temps, mélangeant style et technique de lutte pour se défendre et attaquer, mais sûr de son programme de combat.

Les contradictions actuelles sont essentielles pour comprendre le degré de vieillesse du capitalisme, ses limites internes. Toutefois, elles ne suffisent pas en elles-mêmes à déterminer une situation révolutionnaire.

¹⁵ Nous pensons aux dures grèves de masse des classes ouvrières indiennes, chinoises, bengalis de ces dernières années. Aux soulèvements urbains prolétariens continus et aux mouvements de protestation paysans qui traversent tout le continent asiatique.

La lutte de classe ne devient révolutionnaire qu'à travers du point de vue autonome du prolétariat, qui se concrétise sur les plans politique et militaire à travers le parti de classe révolutionnaire qui attaque directement l'État, expression politique du capitalisme. Un parti de classe révolutionnaire qui trouvera inévitablement les États-Unis comme principal adversaire politico-militaire.

« L'impérialisme américain et ses cent porte-avions ne monte pas seulement la garde pour sa propre sécurité nationale. Il monte la garde pour la sauvegarde du privilège capitaliste dans toutes les parties du monde, partout où le prolétariat constitue une menace à la conservation bourgeoise. Pourquoi donc, face à une classe ennemie qui unifie sa défense, le prolétariat devrait-il fractionner ses propres forces entre les différentes nations ? La superbe flotte navale américaine qui aujourd'hui terrorise le monde deviendra un tas de ferraille si le volcan de la Révolution reprend son éruption. Mais il faudra que l'incendie s'étende aux nations et aux continents : à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique mais surtout à l'Amérique. Nous verrons alors ce que devient un super-porte-avions atomique lorsque l'équipage brandit le drapeau rouge. »

L'impérialisme des porte-avions, Il Programma Comunista, n°2-1957.

un groupe de camarades*

Marseille 2017

* Cet article est écrit par un groupe de camarades de Marseille et ce ne pas un travail rédactionnel de Le Fil Rouge

•

Bibliographie :

- La chine, Karl Marx-Friedrich Engels, ed 10-18
- Grundrisse, Karl Marx
- Le capital, livre troisième, Karl Marx
- L'imperialisme, Lenine, 1916
- Karl Marx on China, David Riazanov, 1926
- Le problème du pacifique et la faillite de la conférence de Londres, Bilan, 1936
- Il mondo è piccolo, Battaglia Comunista, 1950
- L'imperialismo delle portaerei, Il programma comunista, 1957
- Colonialismo storico e colonialismo termonucleare, Il programma comunista, 1957
- Histoire de la Chine, Jean Chesneaux, 1972
- Le marxisme et la question militaire, Le fil du temps, 1974
- Crises et théories des crises, Paul Mattick, 1974
- Accumulazione e serie storica, N+1, 2009
- Aux fondements des crises, Robin GoodFellow, 2013
- Marxism and the social character of China, Workers World, 2013
- Karl Marx à Pékin, Mylène Gaulard, 2014
- La contesa fra militarismi nei mari della Cina, Il partito comunista, 2016
- Transformation of chinese people's liberation army : reformes, restructuring, modernization, Brigadier (Dr.) Rajeev Bhutani, 2016
- Unprecedented Reform: Why China's Military Restructuring is Raising Concern, Sputniknews, 2016
- Impérialisme et stratégie navale, Cours d'histoire préparation à l'Ecole de Guerre du LCL Arbaretier, 2016
- L'histoire du monde se fait en Asie, Pierre Grosser, 2017
- Il corso del capitalismo mondiale, Il partito comunista, 2017
- Crisi imperiali e nazionalismi, Comunismo, 2017
- Le istituzioni del potere centrale cinese, Prospettiva Marxista, 2017
- Bases navales et porte-avions pour les capitaux de Pékin, L'Internationaliste, 2017
- Struttura e organizzazione del partito comunista cinese, Prospettiva marxista, 2017